

D 958 CHILI: RÉPRESSION A LA DYNAMITE

On connaissait déjà un certain nombre de méthodes dans l'élimination des opposants politiques ou considérés comme tels. On découvre au Chili actuel une méthode inédite: l'assassinat à la dynamite, camouflé en acte raté de terrorisme. On lira avec intérêt le récit d'un survivant d'une telle opération, mais cette fois ratée par les forces de répression. Cela se passait dans la nuit du 16 au 17 mai 1984. C'est le Vicariat à la solidarité qui a pris la responsabilité de la conférence de presse, le 4 juin suivant, au cours de laquelle Héctor Muñoz a raconté la terrifiante histoire de ce qui lui est arrivé, avec sa compagne Maria Loreto Castillo, et comment cette dernière a été retrouvée dynamitée le 18 mai. A la lumière de cette affaire, des dizaines de cas de morts dans des conditions similaires font aujourd'hui l'objet d'enquêtes approfondies.

Note DIAL

1- Témoignage d'Héctor Muñoz à la conférence de presse du Vicariat à la solidarité (4 juin 1984) (Extraits)

"Le mercredi 16 mai, j'ai rencontré Jorge Muñoz sur une place. Il passait en compagnie d'un ami. Nous avons bavardé un moment avant d'aller manger dans un restaurant. Sur ces entrefaites trois types sont entrés. Jorge me dit que c'étaient des oiseaux rares. Nous en avons plaisanté. Puis je suis parti.

Je passe par le centre pour aller voir un fourneau que je voulais acheter à crédit. Je rentre à la maison, où j'arrive à 10h30 du soir. Je bavarde avec ma femme, nous donnons à manger aux enfants et nous les couchons. Comme nous n'avons plus de pain, nous décidons d'aller acheter des petits pains dans la ruelle Lo Ovalle à l'angle de la rue Valparaíso.

Sur le chemin du retour, nous revenons par la rue Abranquil quand quelques types sortirent d'une petite auto en stationnement. Ils avaient des brassards jaunes et tenaient des armes à la main. Un maigre, moustachu, face anguleuse, cheveux noirs crépus, me braque sa mitrailleuse dans le cou et me pousse contre un mur. Quatre autres types se mettent à courir à l'angle de la rue. Une fourgonnette Subaru fait irruption, portière ouverte. Ils me jettent dedans et je sens ma femme tomber à côté de moi. Je me retourne pour protester, mais un des types me met son genou dans le dos et me menace. Ils me mettent un bandeau adhésif sur les yeux et me passent les menottes. La fourgonnette démarre.

Au bout d'un certain temps, une demi-heure peut-être, nous arrivons devant un portail. Nous entrons. Nous montons cinq marches, nous en descendons

davantage. Nous arrivons dans une grande salle. On entendait qu'il y avait beaucoup de gens, avec Radio-Coopérative branchée. Les types qui m'accompagnent s'en vont. On me prend ma carte d'identité, l'argent et tout, on m'enlève les menottes. On m'emmène par un escalier aux hautes marches. Nous arrivons dans une petite pièce où il y avait une sorte de lit en bois avec un matelas. On me fait asseoir dessus et ils commencent à m'interroger sur des noms que j'ignore. Ils m'accusent d'avoir posé des bombes dans le métro et ailleurs, ce que je nie. Ils m'ont donné des coups de poings sur la figure, des claques sur les oreilles.

Un type entre alors, des papiers à la main. Il parle lentement. On me prend, on me jette par terre, puis on me rend ma montre, mes papiers d'identité, mes clés et mon argent. Ils me font remonter dans la fourgonnette. Je me rends compte que ma femme est à nouveau à côté de moi. Je touche son pull. Nous n'échangeons aucun mot.

Ils me disent que nous allons voir une maison et que je devrai leur dire qui en est le propriétaire. Mais le véhicule s'arrête aussitôt, ils me tirent et me jettent par terre. Nous commençons à monter une pente. Les broussailles me frôlaient les jambes. Quand je me rends qu'il n'y avait pas de maison et qu'ils allaient me tuer, je me mets à me débattre et à crier qu'ils ne me tuent pas ni ma femme non plus. Ils me mettent le canon d'une arme sur la tête, et je sens comme un coup de feu qui me fait perdre connaissance.

Quand je reviens à moi, je n'avais plus de menottes ni de bandeau sur les yeux. J'aperçois un peu plus bas ma femme couchée sur le dos, avec un type qui la maintient par un genou sur la poitrine et qui la met en joue à la tête et à la figure. Je m'évanouis une nouvelle fois. Puis je sens qu'ils me traînent vers en haut, jusqu'au pied d'un pylône à haute tension. J'aperçois ma femme qui est traînée vers en bas. Ils me tirent dans la tête et je perds encore une fois connaissance. Quand je retrouve mes esprits je sens une forte odeur de brûlé. Il n'y a plus personne mais je vois à cinq centimètres de mon corps une boîte d'explosif avec la mèche allumée. Je suis terrorisé. Je saisis la mèche et je jette la boîte vers le bas. Puis je me traîne vers le haut, mais il n'y avait pas beaucoup à parcourir. La tête me tournait.

Je traverse un canal. Je pars de là pour aller demander de l'aide. Personne n'ouvre sa porte. Quand j'arrive sur une place, je m'effondre. Je continue à marcher. J'appelle un taxi au coin d'une rue. Il ne s'arrête pas. Passe alors une patrouille de carabiniers. Par peur je ne leur dis pas ce qui m'est arrivé, mais que je venais d'être attaqué par des malfaiteurs. Les carabiniers me laissent dans un poste, où je perds à nouveau connaissance. Je me réveille à l'hôpital. J'y suis resté quatre jours. Je sors de l'hôpital le 21 mai. J'ai été chez des parents et quand je me suis senti mieux, je suis venu demander protection au Vicariat à la solidarité.

La dernière fois que j'ai vu ma femme, María Loreto Castillo, c'était sur une butte où des types lui tiraient dessus. J'ai su après qu'on l'avait retrouvée morte tuée par l'explosion d'une bombe à Quinta Normal. J'ai su aussi après que Jorge Muñoz avait été tué le même jour (aux premières heures du 17 mai) au cours d'un prétendu affrontement."

2- Interview d'Héctor Muñoz dans la publication "Solidaridad" du Vicariat à la solidarité (n° du 16-29 juin 1984) (Extraits)

Question: A votre avis, pourquoi cela vous est-il arrivé à vous et à Maria Loreto?

Réponse: Je pense que c'est parce que je me suis trouvé avec Jorge (le professeur) au restaurant. Quand le groupe de "coqs" est entré, Jorge m'a dit que c'étaient des oiseaux rares. "Toi, t'es suivi", lui ai-je dit. Et nous avons plaisanté là-dessus. Nous avons même parlé de l'incendie de l'église San Martin de Porres (1), où j'allais parfois quand il y avait des réunions. Je pense que ces types ont dû entendre quelque chose et ils ont pensé que j'avais à voir avec Jorge et ils m'ont suivi. Ce que je trouve drôle c'est qu'ils n'ont pas été directement à la maison.

Q. - Au moment où ils vous arrêtent et où ils vous font monter dans la fourgonnette, aviez-vous une idée de ce qui pouvait vous arriver?

R. - J'ai pensé que c'était un contrôle d'une patrouille d'inspecteurs, et comme je n'avais rien à cacher... J'ai cru qu'ils m'emmenaient en prison. Je savais qu'ils pouvaient me prendre et m'accuser de n'importe quoi. Mais quand j'ai vu le brassard jaune, j'ai commencé à m'inquiéter. Je n'ai pas pensé un instant qu'ils allaient emmener Maria Loreto. Aussi, quand je l'ai vue tomber à côté de moi, sur le plancher du véhicule, j'ai voulu me retourner pour protester. C'est alors qu'ils m'ont mis le revolver sur la tête.

Q. - A votre avis, qu'est-ce qui s'est passé avec Maria Loreto après que vous l'avez vue pour la dernière fois?

R. - La dernière fois que je l'ai vue, elle était inconsciente sur la butte. Ils la trainaient vers le bas, en direction de la fourgonnette. Je pense qu'ils l'ont emmenée à la caserne et qu'en constatant que je n'étais pas mort dans l'explosion, ils ont fait ça avec elle puisqu'ils n'ont pas pu le faire avec moi.

(1) C'était l'époque où des incendies criminels étaient allumés dans des églises et chapelles des quartiers populaires de Santiago (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 275 F - Etranger 330 F - Avion 400 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie STEP
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441